Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 18

Artikel: Chronique horticole : les arbres et leurs fruits
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-247958

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Bâle (1275) que le comte Amédée formulait de nouveau ses revendications avec menace de recourir aux armes. Enhardi par l'exemple du compte de Ferrette et de celui de Montbéliard qui venait de s'emparer de Porrentruy, malgré les défenses de l'empereur Rodolphe, il se mit effectivement en campagne et se rendit maître de Nugerol, de Bienne et de tout le littoral septentrional du lac.

(A suivre) JECKER, *curé.*

CHRONIQUE HORTICOLE

Les arbres et leurs fruits

(Fin)

Qu'est-ce qu'une *palmette ?*

Une palmette comme son nom l'indique : *palma, paume*, main, est la forme d'un arbre ressemblant à une *main* appliquée contre un mur, les doigts écartés.

C'est la forme ordinaire des espaliers et nous conseillons vivement de ne pas en adopter d'autre ; elle est la plus logique et celle par qui la sève se répartit le plus également, et qui torture le moins les arbres.

Quand notre *scion* sera planté, laissons-le s'enraciner, et s'il n'est pas extraordinairement vigoureux, ne le taillons pas la première année. Il ne faut pas aller trop vite en besogne, c'est le défaut des commençants, qui veulent avoir les fruits avant les branches.

La seconde année, après avoir bien étudié, sur un dessin, s'il est possible, une palmette régulièrement tracée, ou, à défaut d'une figure sur le papier, après l'avoir examinée soigneusement chez notre voisin, (les palmettes ne sont pas rares), nous nous ferons un plan, pour la direction de notre sujet, et nous y *resterons fidèle,* en dépit de tous les obstacles.

Nous commencerons, en conséquence, par choisir un bouton placé en face de nous, au milieu de la tige, jamais derrière, ni de côté, et nous taillerons sur ce bouton, aux deux tiers environ de la longueur du scion. La plaie sera ainsi cachée par le prolongement qui naîtra sur ce bouton même.

La sève refoulée, de cette manière, à la base, développera de tous côtés des branches vigoureuses. Vers la fin de juin, nous en choisirons deux, symétriquement placées, de chaque côté du tronc, et nous supprimerons toutes les autres.

Ces deux branches, ainsi que le prolongement du sommet, seront soignées par nous avec amour, nous les nourrirons de toute la sève possible, et pour cela, nous n'aurons pas peur de retrancher tous les bourgeons qui pourraient se développer au détriment de nos trois élèves. Si nous les protégeons, d'une manière vigilante, contre l'invasion des parasites, nous obtiendrons, pour l'année suivante, trois branches belles, nettes et vigoureuses.

L'arbre étant sain et bien constitué, nous pourrons obtenir, la troisième année, et dans les mêmes conditions un second étage de branches-mères ; si non, il vaut mieux attendre la quatrième année et ne former un étage que tous les deux ans.

Nous continuerons ainsi d'année en année jusqu'au cinquième ou sixième étage ; il est difficile d'en obtenir davantage.

Ce n'est pas plus malin que cela.

Passons aux *pyramides,* c'est-à-dire aux arbres plantés, sans abri, dans les jardins.

Les règles ci-dessus s'appliquent, en tous points à cette forme ; la seule différence consiste dans le nombre des branches-mères. Au lieu d'en avoir de deux côtés seulement, il y a lieu d'en faire pousser tout autour du tronc.

Les *arboriculteurs-artistes* disent qu'il faut laisser, entre les branches des pyramides, un espace ou écartement de trente centimètres.

Nous terons comme nous pourrons. On ne commande pas aux arbres, comme à une troupe de soldats, des par le flanc et des par files. Il faut évidemment chercher à obtenir une forme aussi belle et aussi régulière que possible, mais il est difficile d'arriver en arboriculture, à une précision mathématique. L'essentiel consiste, d'après nous, à obtenir des branches aussi droites et aussi saines qu'une tige de coudrier ou de noisetier. Nous ajouterons que pour avoir des fruits, il faut également obtenir ces branches *très longues* et voici pourquoi :

Les *fruits* se montrent, dans les arbres à pépins, sur de petites brindilles appelées *dards* et *lombourdes,* de huit à dix centimètres, relativement courtes, ne devant plus s'allonger, *et qui poussent directement sur les branches-mères.* Elles sont le résultat du ralentissement de la sève. Or, il est facile de concevoir que ce ralentissement est la conséquence du long parcours que nous donnons à cet élément vital par des canaux nombreux et très étendus. Ceux qui compriment la sève en une surface restreinte, en taillant trop court les branches-mères, produisent l'effet d'une bouteille de Champagne d'où le liquide s'échappe avec force ; la sève se précipite alors et lance des branches énormes qui éclatent de tous côtés dont on n'est plus maître et qui ne se mettent pas à fruits.

Taillons donc *long* les branches-mères, étendons les le plus possible, et, à ce propos, ne craignons pas de donner du mur à nos espaliers et de l'espace à nos pyramides. Nous lisons, dans les manuels d'arboriculture, des quantités d'avis et de conseils sur le pincement des bourgeons anticipés, les torsions, et autres tortures imposées aux arbres pour les mettre à fruits.

Permettez-moi de vous dire que tous ces systèmes empiriques ne sont que des remèdes, ou des palliatifs, contre une fausse manœuvre, consistant à *tailler trop court les branches-mères,* et à ne pas leur laisser la vie à laquelle elles ont droit.

Il vaut mieux diriger convenablement deux espaliers contre un beau mur, que d'en avoir dix trop serrés, victimes destinées aux supplices des mises à fruits laborieuses.

L'air, le soleil et l'espace sont aussi nécessaires aux arbres qu'aux humains.

Nous couperons donc impitoyablement tous les gourmands et tiges épaisses qui croîtront sur nos branches-mères, et nous allongerons celles-ci indéfiniment, relevant au besoin, leur extrémité pour appeler la sève, qui s'attarde près du tronc, et qui pousse là, en rejetons trop vigoureux.

Au bout de quatre à cinq ans, peut-être plus, (il faut de la patience), quand nos branches-mères seront assez étendues, nous verrons apparaître ces bienheureux petits *dards,* pères nourriciers de nos poires et de nos pommes. Ils n'auront pas, alors besoin de tailles, ni de tourments pour se mettre à fruits, et nous donner, avec générosité, pendant de longues années, de brillantes et d'abondantes récoltes.

Nous avons ainsi terminé la tâche que nous nous étions assignée, le plan que nous nous étions tracé, pour l'étude des arbres fruitiers à pépins.

Si cette histoire vous a amusé, ami lecteur, nous n'allons pas la recommencer, mais nous pourrions vous la continuer, sous une autre forme, et sur un autre sujet : sur les légumes, par exemple, ou sur les fleurs ; car, l'horticulture est un monde. Que dis-je ? C'est le monde lui-même, c'est le tableau enchanteur, admirablement peint, que Dieu se donne la peine d'offrir lui-même, chaque année, comme un présent royal, à l'homme sa créature privilégiée.

HOTRICOLUS.

Un brave.

Devant son pupitre, à gauche de la fenêtre, monsieur mon régent écrit...

... Sa grosse main froisse le papier en courant, et ses lèvres se plissent en un sourire ineffable de finesse et de légèreté...

— Demain... demain, quand il lira celle-ci !...

Et le monsieur très gras se frotte les mains avec ardeur...

— C'est que je l'ai à l'œil ce curé-là !...

Et, tout heureux et tout aise, il met sa lettre sous enveloppe, sans l'avoir signée, se frotte les mains de plus en plus fort, et sourit de plus en plus légèrement...

C'est que, voyez-vous, chez monsieur mon régent, le sourire est plus essentiel que l'âme... sans le sourire qui illumine sa face un peu rouge, monsieur mon régent ne serait plus monsieur mon régent... Il est impossible de se figurer monsieur mon régent sans son étonnant sourire.

* * *

Sept heures du soir... Dans la salle à manger, au coin du fourneau, tout près du chat qui ronronne, et du chien qui baille, monsieur le curé dépouille son courrier...

Tiens... une lettre... de Delémont !.. Qui peut bien m'écrire de Delémont ?...

Et monsieur le curé déchire l'enveloppe et jette un regard à l'endroit où les honnêtes gens signent leur nom...

— Pas signée... Qu'est-ce-à-dire ?...

---

rentrer au quartier, nous avons pensé qu'il fallait arroser tout de même les galons de Firmin... Mais tu sauras que tout était contre nous : il y avait trop de monde dans notre petit débit de la rue Blomet ; et partout ailleurs, on ne servait que du vin, un vin plutôt noir, qui vous râcle la gorge. Et voilà l'origine du mal, car, cinq minutes plus tard, nous n'avions quasiment plus la tête à nous. J'y ai attrapé pour la première fois de la consigne ; et, depuis, Firmin est à l'hôpital du Gros-Caillou, avec une blessure à la tête sur laquelle je ne te dirai rien quoique l'infirmier, avec qui je me suis mis bien, m'ait expliqué la chose. C'est d'ailleurs des noms que tu ne connais pas plus que moi.

« J'ai pu le voir aujourd'hui, près d'une heure, not' pauv' Firmin ; et, vu son état, il ne m'a pas conté grand'chose ; mais il m'a bien recommandé de t'écrire que c'était un accident, rien qu'un accident, pour que tu n'ailles pas t'imaginer que c'est autre chose qu'un accident. Et il a dit aussi qu'il y avait des moments où il se trouvait mieux et d'autres où il croyait que c'était fini. J'en ai le cœur brisé.

« Et maintenant, ma bonne Maline, il faut que je te dise que je suis ben malheureux et ben triste, tout seul dans Paris, et que, si Firmin tombait plus malade, je ne sais pas ce que je deviendrais. Et je t'aime peut-être plus fort qu'avant ; et je ne cesse pas de songer à toi. Tu verras ce qu'il faut faire. Je t'embrasse de tout mon cœur. »

« CÉSAIRE PARISOT. »

« P. S. Le train le plus commode est celui qui part de Gisors à trois heures et qui arrive à Paris à cinq heures et demie ».

Marceline lut d'abord cette lettre d'un seul trait ; et, à mesure qu'elle avançait, ses yeux s'obscurcissaient de larmes ; et à la fin, elle éclata en sanglots. Elle n'avait pas plus faim que son frère et son ami le soir du 14 juillet ; elle ne toucha pas à son déjeuner. Assise au pied d'un arbre, elle regarda longtemps couler la rivière qui s'échappe en bouillonnant de la fabrique puis elle reprit la lettre et essaya de se reconnaître dans le vague récit de Césaire. Elle finit par se dire :

« Ils auront eu une querelle avec de méchantes gens, et Césaire a du remords de n'avoir pas mieux défendu son ami. »

La cloche de l'atelier retentit alors ; il fallait reprendre la tâche. Elle s'achemina lourdement vers son métier, si pâle que ses voisines lui demandèrent si elle était souffrante.

Elle ne répondit à personne et essaya de mettre une pièce en marche ; mais elle ne pouvait plus travailler : ses yeux, continuellement, s'emplissaient de larmes, ses mains avaient perdu toute sûreté. Elle essuyait bien ses yeux ; mais cela n'empêchait pas qu'elle vît, au lieu de son métier, une chambre d'hôpital et son frère couché, la tête ensanglantée, et Césaire auprès, pleurant.

Vers trois heures, elle n'y tenait plus : elle allait prévenir le contre-maître qu'elle ne pouvait plus travailler ; et, aussitôt, elle s'en retournait, toute chancelante, à Bézu, murmurant :

— Mon pauv' Firmin !... Mon pauv' frère !...

Heureusement, les champs avaient attiré toute la population ; elle ne rencontra aucun curieux qui l'interrogeât sur les motifs de ce retour subit. Et elle était toute seule, lorsqu'elle pénétra dans sa chambrette.

(La suite prochainement.)